1911, et que la sainte Eglise de Dieu a étendu ses conquêtes. Réjouissons-nous d'être jugés dignes toujours de notre belle devise : *Evangelizare pauperibus misit me* : C'est aux pauvres que Dieu nous a envoyés annoncer l'Evangile.

(*Carnet d'un Albertain* )

LOUIS CULERIER, *O. M. I.*

21 novembre 1911.

## VICARIAT D'ATHABASKA

### MISSION SAINT-FRANÇOIS XAVIER

Lac Esturgeon, mars 1911.

## Rapport sur la mission Saint-François Xavier, Lac Esturgeon.

L'expédition de ce premier rapport sur la mission de St-François Xavier au Lac Esturgeon a subi un petit retard qu'on voudra bien me pardonner, eu égard aux difficultés de ma position . ma lettre, du moins, prouvait ma bonne volonté.

Le lac Esturgeon a été tiré l'été dernier de sa tranquille obscurité par le douloureux événement que tous nos frères connaissent. Mais qu'est-ce donc que le lac Esturgeon ? Il me semble entendre la réponse de ceux qui ont l'avantage de pouvoir lire les Petites Annales : « Evidemment, c'est une mission perdue parmi les Esquimaux. » Eh bien ! non, pas tout à fait, et la preuve, c'est que nous sommes à plus de 3.000 kil. du pays des Esquimaux. Prenons une carte, s'il

vous plaît, une vraie, une récente, de l'immense Dominion du Canada, comme le gouvernement canadien en distribue pour rien à qui lui en fait la demande, et partons d'Edmonton, la capitale de la province d'Alberta, ville de 30.000 âmes au prodigieux développement et destinée, dit-on, à un avenir plus extraordinaire encore.

Je ne ferai pas injure à vos connaissances géographiques en parlant plus longuement de cette reine du Nord-Ouest canadien, centre de plusieurs réseaux de chemins de fer qui étendent sans cesse leurs mailles sur tout le pays, et qui est sise sur la branche nord de la rivière Saskatchewan au 53° ½ de latitude nord et au 113° ½ de longitude ouest. Montons de là vers le Nord jusqu'à Athabaska Landing, limite sud du vicariat d'Athabaska, puis nous dirigeant vers le nord-ouest par la rivière Athabaska et la petite rivière des Esclaves, et traversant dans toute sa longueur le petit lac des Esclaves, faisons une petite halte à Grouard où se trouve la mission Saint-Bernard; redescendons ensuite un peu vers le Sud-Ouest. Nous avons fait un parcours de 400 milles anglais, c'est-à-dire 600 kil. pour arriver au lac Esturgeon. C'est le chemin battu jusqu'à présent et vous pourriez le voir en ce moment encombré, à la suite d'une tentative de colonisation à destination de la Grande Prairie, comparable à la poussée d'aventuriers qui se ruaient, il y a une douzaine d'années, à l'assaut du Klondyke.

Mais voici que le gouvernement fait ouvrir un nouveau chemin qui abrégera de moitié la distance en attendant que les chemins de fer viennent nous jeter, nous, pauvres sauvages, en pleine civilisation. Partant d'Edison, station sur la ligne du Grand Tronc Pacifique à l'ouest d'Edmonton, le nouveau chemin monte droit vers le Nord et, après avoir traversé la rivière Athabaska et la branche est de la rivière Boucane, aboutit au lac Esturgeon dans l'angle nord-est formé par l'intersection du 55° de latitude nord avec le 118° de longitude ouest, à 150 milles environ,

c'est-à-dire 225 kil. de la plus proche station de chemin de fer.

Le lac Esturgeon est loin d'être une mer intérieure, c'est un bien modeste, mais joli petit lac de 9 kil. de diamètre, entouré de forêts de trembles et de sapins et contenant, à la vérité, plusieurs sortes de poissons, mais surtout, en assez grande abondance, de cet excellent poisson qu'on appelle « poisson blanc » et que Dieu a créé pour empêcher de périr les 250 sauvages environ qui vivent groupés sur les bords de ce lac ; mais d'esturgeon, par exemple, ne confondons pas. Il y a esturgeon et esturgeon : le nom et la chose ou poisson. Suivant l'habitude des Cris, habitude d'ailleurs commune aux autres tribus de sauvages, d'emprunter les noms des animaux, ce serait un vieux sauvage d'antan nommé Namew, c'est-à-dire esturgeon, qui aurait ainsi passé à l'immortalité en donnant son nom au lac.

Ce n'est qu'en 1896 que le regretté Mgr Clut donna saint François Xavier pour patron à la mission du lac Esturgeon, alors station visitée par les Pères de la mission Saint-Bernard. Depuis, un Père y fut placé en résidence, et ce fut le R. P. Girard en 1902. Hélas ! nous savons comment le défaut de santé peut paralyser le courage et le zèle les plus indomptables. C'était alors le cas du R. P. Girard. En conséquence, il vint prendre ma place à Saint-Augustin, rivière la Paix, et je pris la sienne au lac Esturgeon en 1905. Alors je pus dire comme le R. P. Conrard, de douce mémoire, à N.-D. de Sion : « Nous n'étions pas dix, nous n'étions pas cinq, nous n'étions qu'un. » J'avais trouvé, à mon arrivée au lac Esturgeon, une petite église non terminée, mais que les Frères Dumas et Denner qui m'accompagnaient venaient achever, ce qui me valut un mois de transition avant d'être plongé dans la plus entière solitude. J'avais trouvé également une petite maison nouvellement bâtie ; celle qui nous abrite encore (savoir deux Pères, le P. Jaslier et moi, et un Frère convers, le cher

F. Stoll), et mesurant 25 pieds de longueur sur 20 de largeur.

Comment, dira-t-on, deux Pères et un Frère convers, rien que cela, pour une paroisse de 250 âmes, sans mission ni station aucune à desservir? Attendez un peu, et si les raisons qui vont suivre méritent quelque considération, vous vous étonnerez moins, car il est évident qu'en toute autre circonstance, une paroisse de 250 âmes n'a pas de quoi épuiser les forces d'un seul missionnaire ayant tant soit peu de zèle. Tout d'abord, pensons sérieusement à la situation d'un Père tout à fait seul à une distance d'au moins 100 kil. de la mission la plus proche, et puis ajoutez à cette raison celle-ci, à savoir que nous avons un couvent et une école. Ah! j'entends le spirituel auteur de l'article « Pour nos missions », dans le nº de décembre 1910 (ceci soit dit sans malice, car je ne le connais point et il peut être assuré qu'il n'a pas de plus grand admirateur que moi), je l'entends dire : Encore un coin du monde où on s'escrime après une école, non pas même de 75 élèves, mais de 38! Je crois volontiers, je crois sincèrement qu'on s'escrime fort à Ceylan après les écoles, plus que dans nos pays du Nord, mais mon Dieu! quelle différence d'escrime! C'est un point brûlant et tellement brûlant que la vérité demande à ce que je l'aborde sérieusement et prudemment, sinon mon rapport n'a presque pas de raison d'être. Me vanterai-je, moi aussi, à ma façon! Eh bien, oui, nous nous escrimons, mais en pioupous, avec un vulgaire sabre de bois, tandis qu'ailleurs on s'escrime en gentilshommes avec des fleurets de bon acier trempé, à poignée solide. La suite fera saisir davantage la comparaison.

Pour l'instant, revenons à l'année 1905. Je restai seul pendant un an jusqu'à l'arrivée, au lac Esturgeon, du R. P. Hautin qui me fut adjoint comme socius. Déjà, il était question de faire venir des religieuses pour tenir l'école qu'on se proposait de bâtir. Il faut dire, pour définir la situation, que les écoles parmi les sauvages étaient le

terrain de la lutte entre le protestantisme et le catholicisme. Or, il est facile de comprendre que, étant donné le chiffre infime de notre population, celui qui parvient le premier à réaliser la promesse de bâtir une école, surtout s'il est aidé par le gouvernement pour un certain nombre d'élèves, celui-là reste maître de la situation.

L'acharnement des ministres protestants était vif; pensez donc, ils avaient autrefois devancé le prêtre catholique au lac Esturgeon, mais Mgr Grouard, accompagné du Rév. P. Fahler, avaient compris que toute hésitation de leur part équivaudrait à laisser tomber le lac Esturgeon entre les mains des ministres. En conséquence, l'école catholique fut décidée en principe et acceptée, ce qui rend notre situation unique, je crois, dans le vicariat, puisque toute notre population est catholique, étant déjà tout entière baptisée par le prêtre catholique et que les ministres n'ont point osé jusqu'ici venir nous chercher noise.

Est-ce à dire que s'ils venaient un jour ou l'autre avec les moyens qui leur sont propres, essayer de semer la zizanie parmi le troupeau fidèle, ils ne réussiraient pas à faire quelques adeptes? Avec le caractère de nos sauvages et la foi encore trop faiblement implantée dans leurs âmes, je crois que la chose serait très possible.

Toujours est-il que l'exécution suivit de près le dessein, que je préparai le terrain matériellement et moralement, et grâce à la mission Saint-Bernard, notre couvent-école fut bientôt en état de recevoir les Sœurs de la Providence de Montréal et les élèves pour la rentrée des classes, en 1907. Quelques mois auparavant nous était arrivé le cher F. Nicolas qui a aidé puissamment à la fondation de la mission Saint-François Xavier. Dans le courant de l'hiver, nous fut adjoint le cher F. Stoll, venu d'Europe en même temps que le F. Nicolas.

Encore une fois qu'on ne s'étonne pas que deux Pères et deux Frères soient occupés et même surchargés d'ouvrage dans une si petite mission.

L'école, au début, était dirigée par trois religieuses et comptait 25 élèves. Successivement, le nombre des élèves s'accrut, bien que nous fussions obligés de le restreindre, par suite de l'exiguïté du local, la pénurie des ressources et le manque de bras. Aujourd'hui, au lieu de trois religieuses, il y en a cinq qui dirigent l'école, ont soin du linge et de la cuisine.

Quelles sont les attributions des Pères et des Frères? Attributions matérielles, attributions spirituelles; les premières écrasent et paralysent les secondes, et, la cause? l'école.

Au début, les religieuses qui acceptèrent la direction des écoles dans le vicariat, le firent sans conditions préalables, quitte à les déterminer plus tard. C'était un dévouement qui ne pouvait pas durer indéfiniment.

En tout cas, notre situation est celle-ci :

Avec les secours que nous alloue Monseigneur le Vicaire Apostolique sur les aumônes de la Propagation de la Foi, de la Sainte Enfance, avec le concours que se prêtent les missions entre elles, nous bâtissons des couvents et des écoles, puis nous entretenons Sœurs et élèves, car il ne s'agit pas d'écoles ordinaires ou externats; nos écoles sont des pensionnats, seules écoles pratiques pour les sauvages. Et alors qu'arrive-t-il? Il arrive que la plupart de nos élèves sont entièrement à notre charge, vu qu'ils ne paient pas et que personne ne paie pour eux. Quand, pour certains d'entre eux, nous recevons un secours, l'allocation ne représente pas, à beaucoup près, la somme de dépenses et de sacrifices que nous sommes obligés de nous imposer pour ces enfants.

Quelle ne fut pas ma désolation quand j'appris par Monseigneur qu'il n'y avait pas d'autre expédient pour remédier à notre situation que celui de réduire le nombre de nos élèves! Triste et dure nécessité pour le cœur d'un missionnaire dont le plus grand moyen, presque le seul moyen humain, d'atteindre ses gens, est l'école. Je veux

espérer, que dis-je, j'espère que la divine Providence viendra à notre secours.

Il n'en reste pas moins vrai que le fardeau matériel paralyse nos efforts vers le spirituel. Peut-être recevrons-nous un Frère pour remplacer notre cher F. Nicolas si inopinément et si tragiquement ravi à notre mission le 30 juin 1910 ; mais je n'en serai pas moins obligé de payer de ma personne. Depuis la mort de nos Frères, je joins à la direction de la mission les travaux et les occupations d'un Frère convers. Pour soutenir nos écoles, tout en sauvegardant le décorum du prêtre et la liberté qu'exige son saint Ministère, il nous faudrait un personnel auxiliaire double de celui que nous avons, ou bien des ressources beaucoup plus considérables afin de pouvoir recourir à la main-d'œuvre nécessaire. La raison pour laquelle nous ne nous faisons pas aider davantage c'est précisément la modicité de nos ressources et la cherté de la main-d'œuvre. On ne trouve pas un ouvrier, un manœuvre à moins de 7 fr. par jour et, en plus, la nourriture.

Nous sommes des colons, mais à la différence de ces moines du moyen âge qui ont défriché le sol de l'Europe, par la Croix et la charrue : *Cruce et aratro*, nous ne sommes pas assez nombreux. Et pour éviter les dépenses considérables que causerait la main-d'œuvre étrangère, les directeurs de missions ou, si la mission est assez considérable, les économes sont pris peu à peu dans l'engrenage des travaux manuels.

Ce n'est certes pas par plaisir; le travail, le travail matériel surtout, répugne toujours à la nature, mais la nécessité et l'engrenage aidant, celui qui est à la tête d'une mission, avec un personnel trop restreint et des ressources insuffisantes, se voit obligé de faire à peu près le travail d'un Frère convers. Or, je puis bien l'affirmer sans crainte d'être démenti, nulle part peut-être, les Frères convers n'ont à fournir, avec moins de confort, une somme de travail plus grande que dans nos contrées, je ne dirai pas

tout à fait ingrates, mais plus ou moins dures à rendre le profit qu'on veut en tirer. Il résulte de là qu'il y a, parmi les Pères, comme deux camps en présence. Tous sont d'accord sur les principes et diffèrent seulement sur les moyens ou l'opportunité : les anciens, ou directeurs de missions, qui sont attelés à la tâche et ne peuvent se résoudre à imposer un travail de mercenaires à leurs jeunes collaborateurs ; ils temporisent et, pour se rassurer, ils se redisent de bonne foi : Ne brusquons rien, peut-être que la situation changera, et en attendant, ils pâtissent. Voici, par exemple, ce que m'écrivait le R. P. Leserrec à l'occasion de la mort de nos chers FF. Nicolas et Welsch : « S'il ne dépendait que de moi, j'irais de suite au lac Esturgeon, remplacer le bon Frère que vous avez perdu ; je puis encore rendre quelques services matériels. » Je connais assez le vénérable directeur de la mission Saint-Augustin pour affirmer qu'il était sincère. J'en pleurai, et je ne saurais dire quel sent ment l'emportait dans mon âme. Je fis à mon ancien supérieur cette réponse que tout autre, je crois, eût faite en ma place : « Mon Révérend Père, je vous remercie et je suis touché au delà de toute expression, de vos marques de sympathie, mais croyez bien que pour rien au monde, avec l'affection et la reconnaissance que je vous dois, je ne consentirais à un tel renversement de rôles. »

Les jeunes, à leur tour, dont le sang bout, ne peuvent se résoudre à voir leurs aînés se livrer à un travail opiniâtre, tandis qu'ils sont relégués dans leurs cellules à étudier langues et théologie, avec, comme diversion, un ministère bien restreint comme on le comprend, et seulement deux à trois heures de travail manuel par jour, et ils pâtissent.



Dans nos missions, vous le savez, Monseigneur et bien-aimé Père, nous recevons vivres et effets un an à l'avance,

pour les besoins des missions et pour payer en nature les frais de transport et la main-d'œuvre étrangère à laquelle on est obligé d'avoir recours pour suppléer au manque de bras; l'argent d'ailleurs est si rare, et les denrées si chères dans le pays, qu'il n'est guère possible de faire autrement. D'autre part, nous avons affaire à de si pauvres gens qu'il faudrait avoir le cœur bien dur pour leur refuser un service, quand ils viennent nous trouver et nous dire : « J'ai faim, je suis nu, ne pourrais-tu pas me prêter ceci ou cela ? les traiteurs sont absents ou ils n'ont pas ce dont j'ai besoin, je te paierai en travail ou de quelque autre façon. »

Pour revenir à la mission Saint-François Xavier, voici notre règlement de vie. Lever à 5 heures, prières et méditation; messes à 6 heures; déjeuner à 7 heures; midi, dîner; midi et demi, examen particulier; 6 heures, oraison et chapelet quand il n'y a pas salut ; 8 h. ½, prière du soir et lecture du sujet de méditation; 9 heures, coucher.

La retraite mensuelle a lieu tous les premiers vendredis de chaque mois; le Saint Sacrement étant exposé au couvent toute la journée, nous y faisons notre heure d'adoration. La retraite annuelle se fait habituellement du 10 au 17 février; nous l'avons faite chez nous. En principe, elle est établie pour les Pères et Frères du district, à Saint-Bernard, mais dans l'application, il y a nécessairement des exceptions, et pour ces exceptions des circonstances atténuantes. Il arrive, non pas par suite du ministère, mais du travail, que le Frère et même un Père soit absent de la maison, un jour, deux jours, huit jours, surtout à l'époque des fenaisons et des charroyages en hiver; évidemment, l'esprit religieux en souffre. Combien je regrette de n'avoir pas de chapelle portative ! Les Petites Annales, paraît-il, ont bien voulu parler en notre faveur, puissent-elles réussir ! Au moins, quand la chose serait possible, nous pourrions avoir la messe dehors comme quand nous sommes à la maison. Les travaux spirituels, en dehors de l'école et

de l'église, se réduisent à bien peu de chose, évidemment, étant donnée l'exiguïté de la paroisse. L'école est donc le centre de la vie religieuse de la paroisse, comme elle l'est de nos énergies physiques. Chaque Père, à tour de rôle, prêche et chante la messe les dimanches et jours de fête. Que les sauvages soient ou non dans le bois pour leur saison de chasse, il reste toujours bien quelques âmes à ne point lever le camp, pour me servir de l'expression reçue. En général, nos sauvages sont fidèles à l'assistance aux offices, mais ils ont besoin d'être secoués de temps en temps. Il y a plusieurs occasions où ils se confessent et communient ; à Pâques, ou un peu plus tard quand ils sont de retour du bois, en septembre, avant de partir pour la chasse, à la Toussaint et à Noel pour ceux qui ne sont point partis ou qui viennent passer le temps des fêtes. Pâques et Noel sont des jours de confessions et communions générales. De-ci, de-là, durant l'année, quelques-uns s'approchent aussi des sacrements. Sans doute, il y a loin encore de cette pratique aux recommandations du Souverain Pontife, mais l'idée est en germe et elle produira des fruits avant longtemps. A peine est-il besoin de dire que nous espérons plus de la nouvelle génération que de celle qui est sur son déclin, convertie d'hier et circonvenue par l'hérésie, en même temps que plus ou moins imbue encore des idées et pratiques superstitieuses de l'infidélité.

Les enfants à l'école reçoivent l'instruction religieuse du catéchisme tous les jours pendant trois quarts d'heure. Pour nous conformer au décret sur la communion des enfants, j'ai décidé de faire préparer à la communion, pour le jour de Pâques, tous les enfants de l'école qui n'ont pas encore fait leur première communion, à partir de l'âge de sept ans. Monseigneur nous a adressé une lettre circulaire nous informant des décrets sur la communion quotidienne et la communion des enfants. Nous nous efforcerons de nous y conformer le plus parfaitement possible, après avoir déjà essayé d'en faire l'application graduellement.

Reste le couvent où il y a la messe tous les jours, la confession hebdomadaire et, tous les trois mois, la présence du confesseur extraordinaire, puis une instruction tous les mois, et une retraite de huit jours tous les ans.

Les gens reçoivent la visite du prêtre assez régulièrement, je ne dirai pas aussi souvent qu'ils le voudraient, ni telle qu'ils le désireraient, car, si on les écoutait, on ne cesserait pas de jaser et de rire. Les malades sont suivis de près, d'autant plus qu'avec le tempérament des sauvages qui vous appellent souvent pour un rien et ne dédaignent pas la médecine corporelle tout en faisant beaucoup de cas de la spirituelle, on pourrait s'exposer à des mécomptes sur la gravité des cas.

Aussi bien, nos sauvages du lac Esturgeon sont-ils, pour le moment, singulièrement favorisés au sujet de la santé. Chose extraordinaire, en effet, parmi les sauvages, depuis quatre ans, nous n'avons eu aucun décès d'adulte à enregistrer.

En résumé, nous faisons un peu de bien autour de nous. Dieu aidant, nous en ferions incomparablement plus — autant que l'on peut faire fonds sur les prévisions humaines — sans les obstacles et inconvénients de l'ordre matériel que j'ai signalés.

J. Calais, *O. M. I.*